

C. L. I. D.
COLLECTIF TIERS MONDE DE NANCY
1, Rue de la Ravinelle
54000 NANCY
C.C.P. 2682-15 R

dial

15/521

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

47, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS - 75006 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 46.33.42.47
CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1331 - 1er septembre 1988 - 5 F

D 1331 AMÉRIQUE LATINE: CONSCIENCE INDIENNE
ET "DÉCOUVERTE" de 1492

1992 sera l'année du 5e centenaire de la "découverte" de l'Amérique par Christophe Colomb. Dans le cadre de la préparation de cette commémoration, comme fait politique et religieux, des ethnies indiennes se sont déjà manifestées pour rappeler qu'elles sont les premiers habitants du continent puis les victimes de la "conquista" (cf. DIAL D 1143). Pour illustrer la problématique amérindienne actuelle, nous donnons le discours-programme que Mgr Proaño, nouveau défenseur des Indiens d'Amérique à la suite d'un Bartolomé de las Casas, a fait en République fédérale allemande le 26 octobre 1987, à l'occasion de son "doctorat honoris causa" de l'Université de la Sarre. Cette présentation de l'indianité comme culture est à rapprocher de l'étude péruvienne sur la femme des Andes (cf. DIAL D 1224).

Note DIAL

Monsieur,
Mesdames,
Messieurs,

Je vous remercie du privilège que vous me donnez en m'accordant le titre de docteur *honoris causa* de votre distinguée Université de la Sarre.

Je tiens à le faire, non par pur formalisme mais de tout coeur. Je tiens à le faire, non point parce que je m'estimerais mériter un tel titre, mais bien parce que je perçois dans ce geste la bonté, la générosité et l'encouragement des directeurs de l'Université de la Sarre, de ses professeurs et étudiants, ainsi que, je le pense, des frères allemands. Je tiens à le faire en reconnaissant, en toute simplicité, que tout ce que j'ai appris et expérimenté, cela ne vient pas de l'enseignement universitaire de mon pays ou d'un autre pays du monde. Cela vient de la sagesse de mon peuple. Car mon univéristé a été le peuple et mes maîtres les meilleurs ont été les pauvres en général, et en particulier les Indiens d'Equateur et d'Amérique latine considérés à Puebla comme "les plus pauvres parmi les pauvres".

Que dire? Comment exprimer de façon significative mes remerciements à l'Université, aux habitants de ce pays et aux amis ici présents? Le titre de docteur *honoris causa* est un don qui m'est fait en toute gratuité. Entre amis et frères, il est normal qu'il y ait correspondance: celui qui est honoré d'un don est invité à offrir un don correspondant aux généreux donateurs. Dans mon cas concret, je tiens à vous faire don de ce qui m'a enrichi: le trésor de la pensée des Indiens et de leurs enseignements. Je pense qu'ainsi je pourrai correspondre à votre générosité et, en même temps, rendre justice à ceux qui m'ont accordé leur confiance en me révélant leur identité culturelle et en me montrant comment il importe de vivre l'Évangile.

Mes parents, dans leur pédagogie de pauvres, m'ont appris dès l'enfance à aimer les Indiens. Aussi, durant mes années d'études au grand séminaire de Quito, mon rêve était-il d'être curé en rural.

Il se passa de longues années avant que ce rêve devienne réalité. Car, pendant dix-huit ans après mon ordination, je travaillai dans la ville d'Ibarra comme professeur au petit séminaire San Diego, comme aumônier de J.O.C. (Jeunesse ouvrière chrétienne) et comme fondateur-directeur du périodique *La Verdad*. Au bout de ces dix-huit années le Saint-Siège me nomma évêque de Riobamba. En découvrant le territoire et les habitants de ce diocèse, au cours d'une première reconnaissance, je perçus que Dieu m'y attendait pour réaliser mon rêve.

La situation des Indiens était à tous points de vue déplorable. Les Indiens étaient plongés dans une misère totale: économiquement spoliés de leurs terres et exploités; socialement exclus et méprisés; culturellement réduits à l'ignorance et à l'analphabétisme; politiquement considérés comme moins que zéro étant donné que, analphabètes, ils n'avaient même pas droit de vote pour l'élection de représentants ou de législateurs. Du point de vue religieux ils étaient pratiquement à l'abandon. Du point de vue psychologique ils étaient victimes de complexes multiples et destructeurs, tels que l'ignorance, la peur, la méfiance, la passivité, le fatalisme.

Dans un tel cadre de désolation, j'ai été témoin, pendant plus de trente ans, du pouvoir libérateur de l'Évangile, c'est-à-dire de la réalité permanente des signes qui, pour le Christ, accompagnent la proclamation de la Bonne Nouvelle aux pauvres. Effectivement, ceux qui étaient aveugles ont aujourd'hui retrouvé la vue; ceux qui avaient perdu la parole à cause de l'oppression et en étaient devenus muets, ont aujourd'hui retrouvé la parole; ceux qui n'étaient plus que boiteux et paralysés parce qu'ils avaient été maltraités des siècles durant, sont aujourd'hui en marche et s'organisent en tant que peuple.

Nous approchons de l'an 1992 qui marquera le cinquantième centenaire de la prétendue découverte de l'Amérique et de la première évangélisation de ses habitants, les Indiens. En ce moment-ci de l'histoire, les Indiens de la province du Chimborazo (diocèse de Riobamba), les Indiens d'Équateur - plus de trois millions - et les Indiens d'Amérique - plus de quarante millions - ont commencé d'ouvrir les yeux et de prendre conscience d'eux-mêmes. Ils ont commencé de délier la langue, de récupérer la parole et de parler avec force. Ils ont commencé de se mettre debout et de marcher. Ils ont commencé de s'organiser et de mener des actions qui peuvent se transformer en gestes d'extrême importance pour eux, pour les pays d'Amérique, pour de nombreux pays du monde.

Parce que désormais ils voient, parce que désormais ils disent ce qu'ils pensent, parce que désormais ils avancent sur la route et savent où ils vont, ils considèrent que la commémoration des cinq cents ans de la "découverte" de l'Amérique ne peut faire l'objet de festivités pompeuses et triomphalistes, comme le prétendent les gouvernements et les Églises d'Espagne, d'Europe et d'Amérique latine. Ainsi est-il dit dans le manifeste rédigé par des représentants de trente nationalités indiennes de quinze pays d'Amérique latine, réunis à Quito (Équateur) du 30 juin au 6 juillet 1986 (1), à l'occasion de la deuxième consultation oecuménique de pastorale indienne.

Pourquoi refusent-ils que soit solennellement commémoré un événement apparemment aussi significatif? Parce que, plutôt qu'une découverte, ce fut une invasion avec des conséquences fatales: l'extinction de plus de soixante-quinze millions de frères, l'appropriation de leurs domaines territoriaux, la désintégration de leur organisation sociale et de leur culture, l'assujettissement idéologique et religieux. Parce que, à partir de la conquête espagnole, ce fut une violation constante de leurs droits fondamentaux. Parce que l'Église catholique puis les autres Églises, en parti-

(1) Cf. DIAL D 1143 (NdT).

culier ces derniers temps les sectes religieuses, collaborèrent avec le pouvoir temporel pour assujettir les peuples indiens.

Les Indiens d'Equateur et d'Amérique ont commencé à faire leur auto-découverte, la vraie découverte. Celle-là qui, par delà tout folklore, parvient au coeur de ce qui fait leur originalité, leur identité historique et culturelle. Celle-là qui extrait des profondeurs de leur être ce qui les caractérise et, de ce fait, les distingue dans leur manière de concevoir le monde, le travail, le temps, l'argent, la famille, la communauté, l'organisation sociale, l'éducation, la nationalité, l'auto-détermination, les rapports avec Dieu, l'authenticité de l'Évangile et de l'Église du Christ.

Les Indiens d'Amérique latine, déclare un important document du département missionnaire du Conseil épiscopal latino-américain (CELAM), *"entretiennent avec la terre un rapport mystique"* (*"L'évangélisation des Indiens à la veille du demi-millénaire de l'Amérique"*, Bogotá, 16 septembre 1985).

Ils proclament aujourd'hui que la terre est leur mère, car c'est d'elle qu'ils sont nés, c'est elle qui les nourrit, c'est sur son sein qu'ils reposent quand ils sont fatigués du travail, c'est à elle qu'ils retourneront quand ils mourront.

Une telle conception de la terre plonge ses racines dans le récit biblique de la création du monde et de l'homme. Il est facile d'y découvrir les semences du Verbe. La Genèse raconte que *"Dieu modela l'homme avec la glaise du sol"* (2,7); et que *"Dieu dit: que la terre verdisse de verdure, des herbes portant semence et des arbres fruitiers donnant sur la terre des fruits contenant leur semence"* (1, 11-12) et *"que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce"* (1, 24); que Dieu donna à l'homme pour nourriture *"toutes les herbes portant semence et tous les arbres qui ont des fruits portant semence"* (1, 28); que Dieu amena à l'homme *"toutes les bêtes sauvages et tous les oiseaux du ciel pour voir comment celui-ci les appellerait"* (2,19).

Ce fut un écho vivant de la beauté du cantique biblique de la création que les paroles du chef Seattle, de la nation Swamish, en réponse au président Franklin Pierce qui lui proposait d'acheter ses terres: *"Vous devez savoir que la moindre particule de terre est, pour mon peuple, sacrée. Chaque feuille resplendissante, chaque plage de sable, chaque brume dans le bois profond, chaque clairière et chaque insecte avec son bourdonnement sont sacrés, dans la mémoire et l'expérience de mon peuple... Nous sommes partie de la terre, elle est partie de nous. Les fleurs parfumées sont nos soeurs; le cerf, le cheval et l'aigle majestueux sont nos frères... L'eau scintillante qui court par les ruisseaux et les rivières n'est pas seulement de l'eau, mais le sang de nos ancêtres... Le murmure de l'eau est la voix du père de mon père."*

Aujourd'hui, avec la même émotion et la même profondeur avec lesquelles parla le chef indien voici plus de cent trente ans, parlent les Indiens du Nord, du Centre et du Sud de l'Amérique sur la terre et la nature. L'Indien conçoit la terre comme mère car c'est d'elle qu'il est né et c'est elle qui le nourrit. La terre cultivable est composée de sable, d'argile, de calcaire et d'une couche d'humus. Les plantes extraient de la terre l'azote, le phosphore, le potassium, le magnésium et autres composés chimiques. Les animaux se nourrissent des plantes. L'homme se nourrit des plantes et des animaux. Finalement l'homme se nourrit de la terre, des substances qui la composent, de la même manière que l'enfant se nourrit du lait de sa mère. Avec l'existence d'un rapport vital tellement étroit, comment l'homme a-t-il pu oublier qu'il est terre? L'homme indien, lui, ne l'a pas oublié. Traduisant la pensée de l'homme indien, le document de Bogotá cité plus haut écrit: *"Ce ne sont pas eux qui possèdent la terre, c'est la terre qui les possède. Mieux encore, les Indiens sont la terre."*

Il est évident que cette manière de penser est en contradiction ouverte avec la pensée de la culture occidentale de type économiste et dominante. Il est évident qu'un très grand nombre de gens peuvent en conclure que cette manière de concevoir

la terre est primitive, dépassée et contraire à l'élan irrésistible du progrès dont est porteur l'homme moderne. Je pense cependant que nous en sommes au dernier moment où nous pouvons encore nous arrêter pour réflexion et examiner si ce que nous appelons progrès n'est pas une course folle vers la destruction et la mort, et si nous ne devrions pas, en ce cas aussi, revenir aux sources pour racheter la vie.

La vision harmonieuse que le peuple indien a de la création, son respect de la nature et son soin des réserves peuvent servir à l'éducation de la conscience écologique des Européens et des personnes d'autres parties du monde, et contribuer à mettre un terme à l'exploitation prédatrice des ressources naturelles.

Les nationalités indiennes vivant dans la forêt amazonienne d'Equateur sont menacées par l'agression des compagnies multinationales d'extraction du pétrole, de la culture de la palme africaine et d'exploitation forestière. Ces compagnies mènent les Indiens de la forêt à une mort sûre, que ce soit par la contagion de maladies inconnues des Indiens, que ce soit par l'expulsion par la force des territoires qui leur sont de nécessité vitale, ou que ce soit par les atteintes à leurs coutumes et à leur culture. Le génocide comme l'ethnocide sont des crimes abominables. Est-il juste d'acheter un progrès économique menant à la mort, au prix de la destruction de la vie pour des êtres humains et des peuples qui ont "un droit spécial, acquis au long de générations successives" à un "espace vital" qui soit la base pas seulement d'une survie mais aussi de préservation de leur identité comme groupe humain, comme peuple et nation véritables? (Jean-Paul II, discours aux Indiens d'Amazonie à Manaus, Brésil, le 10 juillet 1981).

Les lances qui ont, en juillet dernier, tué notre évêque martyr Mgr Alejandro Labacca et la soeur missionnaire Inès Arango, dans la forêt équatorienne, étaient dirigées contre les compagnies pétrolières d'exploitation de l'or noir dans l'hélicoptère desquelles les Indiens les avaient vus arriver (2).

Au cours de mon voyage en Allemagne j'ai tenu à rencontrer le groupe Solidaridad de défense des peuples indiens de mon pays qui sont menacés de mort, et de défense de la nature exubérante de la forêt équatorienne, elle aussi menacée de destruction et de mort. Je cherche partout des combattants de la paix et de la vie. Nous devons agir avant qu'il soit trop tard, avant que l'ambition et la folie de quelques hommes transforment notre planète Terre en lune morte dans un cimetière de l'espace. "La terre est en deuil... La terre a été profanée", criait le prophète Isaïe (Is 24, 5). Cela a été et est le même cri des Indiens quand ils ont lutté et luttent contre les conquérants et les profanateurs pour la défense de leur terre, c'est-à-dire de leur mère.

Roger Garaudy écrivait il y a dix ans: "Le rapport de l'homme avec la nature, qui caractérise la Renaissance, se base aussi sur un certain rapport individualiste à outrance d'où naîtra l'homme d'entreprise, au meilleur et au pire sens du mot. Cette volonté de profit et de pouvoir est également celle du Conquérant qui n'hésite pas à franchir les limites du monde connu, ni à dévaster des continents et des civilisations" (Le dialogue des civilisations).

Le chef indien Seattle déclarait en 1855: "Nous savons que l'homme blanc ne comprend pas notre manière d'être. Pour lui un morceau de terre en vaut un autre, car il est un étranger qui vient nuitamment prendre la terre dont il a besoin. La terre n'est pas son amie mais son ennemie... Il traite la mère, la terre, et son père, le ciel, comme des choses qu'on peut acheter, piller et vendre, comme si c'étaient des moutons et des colliers de verroterie. Son appétit insatiable dévorera la terre et laissera derrière lui un désert... Si vous souillez votre lit, vous mourrez par une nuit quelconque noyés dans vos propres écoulements."

(2) Cf. DIAL D 1250 (NdT).

L'Indien pense avec le coeur que la terre est sa mère. C'est sa pensée fondamentale. C'est l'anneau central du noyau pluricellulaire de sa culture. De là naît le concept de fraternité élargie, d'égalité entre tous. Si la terre est la mère des hommes, les hommes sont ses enfants et, entre eux, sont donc frères, appelés à constituer une grande famille. De même qu'une bonne mère ne fait pas de différences entre ses enfants, la terre est pour tous et tous ont des droits égaux. Tel est l'Ayllu, l'organisation familiale indienne avant la conquête incaïque. Dans le même esprit, les Incas organisèrent la distribution de la terre en trois grandes parts: une pour le Soleil, une pour la famille royale et une troisième pour le peuple. L'Inca Garcilazo de la Vega explique dans son livre "Comentarios reales" que cette répartition était principalement ordonnée à la satisfaction des besoins du peuple: *"Ces parts étaient toujours affectées de telle sorte que les natifs du lieu en aient suffisamment pour les semailles, sans en avoir trop, ni sans en manquer. Quand la population du village ou de la province augmentait en nombre, on prenait alors sur la part du Soleil et sur la part de l'Inca pour les vassaux; ainsi, le roi ne prenait pour lui et pour le Soleil que les terres devant rester inhabitées, sans maître."*

Cet esprit fraternel et égalitaire n'a pas disparu totalement, en dépit de cinq siècles écoulés de conquête espagnole: il se retrouve dans la commune et se nourrit de nombreuses activités à caractère communautaire. *"Pour les communautés indiennes, travailler la terre revêt un sens profondément humanisant puisque, par ce travail, ce n'est pas seulement la communauté qui s'édifie, se maintient et se développe, ce sont aussi les rythmes profonds de la vie et l'équilibre de l'écologie qui garantissent leur survie. Il y a là une manière propre d'accomplir le commandement du Seigneur. Dominez la terre!"* ("L'évangélisation des Indiens à la veille du demi-millénaire de la découverte de l'Amérique").

Les semences du Verbe, évoquées à propos du concept de terre qui est celui des Indiens, se manifestent aussi quand on parle du travail et de la vie communautaires. *"Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance"*, dit la Bible en racontant la création de l'homme. Dieu est communauté, disent les théologiens. Face à un système social, économique et politique où règne l'individualisme, c'est une satisfaction et un espoir de pouvoir rencontrer des hommes qui répondent à leur vocation communautaire en s'organisant et en vivant communautairement, parce que la semence du Verbe n'a pas été détruite.

De leur conception fondamentale de la terre considérée comme mère les Indiens tirent une conception différente du travail: celui-ci ne doit pas être dévastateur mais aimant, semblable à l'effort que fait le nourrisson quand il presse le sein maternel pour téter le lait. Ils en tirent également une conception différente du temps: celui-ci doit être utilisé harmonieusement, sans précipitation, conformément aux rythmes et cadences de la nature, en accord avec la succession des saisons. Ils en tirent aussi une conception différente de l'argent: l'acquérir ne constitue pas l'objectif final de leur vie et de leurs combats, car il n'est qu'un simple instrument d'échange.

De cette conception fondamentale de la terre considérée comme mère, enfin, les Indiens tirent une conception différente et une autre pratique de la médecine, car la terre-mère leur octroie une grande diversité de plantes médicinales utilisables en fonction d'infirmités variables. Ils aspirent à une éducation différente, davantage en accord avec leur pensée et leurs coutumes. Et c'est à partir de leur conception de la terre et de son amour viscéral qu'ils se montrent profondément religieux; qu'ils découvrent que le Dieu invisible de leurs ancêtres, *Pachacamac*, est finalement le Dieu de la Bible, et que Jésus-Christ, comme le Soleil, le Dieu visible de leurs ancêtres, est *"la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde"* (Jn 1,9). Les Indiens saisissent merveilleusement son message et, surtout, le mettent en pratique sans discussions inutiles ni calculs égoïstes.

Tel est le peuple qui est en train de naître et au service duquel je suis comme président du Département de pastorale indienne de la Conférence épiscopale équatorienne, après que le Saint-Père eut accepté ma démission d'évêque du diocèse de Riobamba. Le département de pastorale indienne se propose d'atteindre deux objectifs: accorder tout le soutien possible à l'organisation du peuple indien, et travailler à la naissance de l'Eglise indienne. En humble attitude de réparation pour une injustice séculaire, l'Eglise d'Equateur, par son Département de pastorale indienne, entend que des prêtres indiens se forment dans des séminaires où leur culture soit respectée; elle entend que des religieuses indiennes se forment dans des centres où leur culture soit respectée; elle entend que des évêques leur soient donnés, ainsi que le pape Jean-Paul II l'a manifesté à l'occasion de sa visite en Equateur, en fin janvier 1985.

Je termine en vous exprimant mon "*danke*" d'avoir pu faire ce long voyage, malgré les ans qui pèsent sur mes épaules, et cette visite en Allemagne. Je remercie le Père Enrique Rosner de son amitié, de tout ce qu'il a fait pour que je puisse être ici, de la minutieuse préparation du voyage et de son fraternel accompagnement. Je me considère comme un voyageur de la solidarité et de la paix.

Dans le diocèse de Munich j'ai eu quelques rencontres avec des communautés et des mouvements. J'espère avoir ainsi contribué à approfondir l'amitié fraternelle qui lie depuis vingt-cinq ans l'Eglise d'ici, en Allemagne, et l'Eglise d'Equateur. Je vais me rendre à Bonn pour présenter, devant la Commission justice et paix de la conférence épiscopale, la cause des droits de l'homme pour les Indiens alors que nous nous apprêtons à commémorer le cinquantième centenaire de la découverte de l'Amérique. Ici, à Sarrebruck, j'ai voulu mettre l'accent sur l'aspect culturel du peuple indien.

J'adresse encore une fois mon "*danke*" au recteur de l'Université, aux professeurs de la faculté de philosophie, pour leur aimable invitation et pour l'intérêt manifesté à ma cause, qui est celle des Indiens.

J'adresse mon "*danke*" à Monseigneur Emilio Stehle pour sa vieille amitié et pour son discours de présentation. Il nous a montré les longs chemins que nous avons parcouru pendant des années inoubliables pour moi, comme pèlerins à travers le désert, en compagnie du peuple pauvre à l'école duquel lui et moi avons appris ce que nous savons.

J'adresse également de nombreux "*danke*" à Monsieur le professeur Docteur Gothold Hasenhüttl qui, ainsi que je l'ai su, s'est beaucoup engagé pour la libération des Indiens et le sauvetage de leur culture.

Je crois que ce titre de docteur *honoris causa* attribué à ma modeste personne et, par mon intermédiaire, au peuple indien de ma patrie, à ce peuple cher qui m'a enseigné sa sagesse, est d'abord un honneur pour l'Université car il est signe d'élargissement de son horizon à la construction de la paix et à l'amitié entre les peuples, en particulier les peuples indiens. Ce titre est une invitation faite aux professeurs et aux étudiants à l'engagement avec les pauvres, un engagement de solidarité et de service, un engagement de transformation d'un monde qui se déshumanise en un monde fait de fraternité et d'humanité. Ce titre est une exhortation à faire preuve d'écoute et de pratique de tout ce que Jésus veut nous dire par les pauvres: "*Père, Seigneur du ciel et de la terre, je te bénis d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout petits. Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir*" (Mt 11, 25).

Merci à Dieu. Merci à vous, mes frères, amis des Indiens. *Danke sei Gott. Ich danke ihnen, meine Bruder, freunde der Indios.*

Sarrebruck, 26 octobre 1987 Leonidas E. Proaño V., évêque émérite de Riobamba

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 330 F - Etranger 390 F - Avion 460 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441